

adaptées à la singularité d'un artiste pensant timbre et espace autant que mélodie et harmonie. C'est à l'usure qu'il obtint, en 1830, le premier Prix de Rome – plus haute consécration pour un compositeur – après quatre tentatives infructueuses. Au même moment, les Trois Glorieuses portent au pouvoir Louis-Philippe, le Roi-Citoyen, dont le premier geste, destiné à incarner la monarchie libérale, est de dissoudre la Chapelle royale. Une importante perspective de carrière s'efface aussitôt pour le jeune Hector, qui ne peut pas non plus vivre de ses concerts, comme le fera Liszt, ni de l'enseignement du piano, à la manière de Chopin. Au Conservatoire, il n'obtiendra qu'un poste peu glorieux de sous-bibliothécaire et c'est finalement le journalisme qui lui permettra de gagner sa vie.

Le critique musical du fameux *Journal des débats* compte alors sur l'influence que lui octroie sa position pour s'imposer comme une personnalité musicale incontournable et pour forcer la porte de l'Opéra – la carrière théâtrale restant alors la voie rêvée, tant sur le plan symbolique que pour le confort matériel qu'elle permet. Las ! la création de *Benvenuto Cellini* à l'Opéra de Paris (1838) se solde par un échec lamentable : le ténor Duprez se retire après des caprices de star, Habeneck peine à diriger une partition d'une virtuosité à couper le souffle, notamment pour les chœurs très sollicités, le public boude et la critique conspu le « *Malvenuto Cellini* ». Il est encore difficile de croire aujourd'hui, malgré cet humiliant échec, que l'Opéra de Paris se ferma définitivement au musicien le plus doué de sa génération. Berlioz dut avaler d'autres couleuvres, comme le naufrage de sa *Damnation de Faust*. C'est à l'étranger qu'il ●●●



« Il faut avoir un drapeau tricolore sur les yeux pour ne pas voir que la musique est morte en France maintenant, et que c'est le dernier des arts dont nos gouvernants voudront s'occuper. On me dit que je boude la France, non je ne boude pas, le terme est trop léger : je la fuis comme on fuit les pays barbares quand on cherche la civilisation, et ce n'est pas depuis la Révolution seulement. Il y a longtemps que j'avais étouffé en moi l'amour de la France. [...] Sans l'Allemagne, la Bohême, la Hongrie et surtout la Russie, je serais mort de faim en France mille fois. [...] Il y a un seul théâtre lyrique à Paris, l'Opéra, et il est dirigé par un crétin et il m'est fermé »
(1848, Correspondance générale, III)